

VIENT DE PARAÎTRE



La chronique

de
Leïla Sebbar

L'Algérie des contes et légendes, hauts plateaux de Tiaret,
Nora Aceval, Maisonneuve et Larose, 2003, 215 p., 20 E.

Nora Aceval est née de ces hauts plateaux de Tiaret, comme sa mère nomade et les femmes de sa famille, tantes, grand-mère, cousines, amies et voisines, des conteuses dans la langue du pays. Elle est née d'un père français qui lui a transmis la langue dans laquelle elle traduit les contes ancestraux, la langue de la France, son pays d'exil. L'ouvrage est basé sur un travail de transcription, de traduction pour un public français qui découvre et pour les enfants de l'immigration qui ont peut-être entendu mère et grand-mère raconter ces histoires, dans quelle langue ? La langue de la maison maternelle en France. Des liens se tissent ainsi des hauts plateaux tapissiers et conteurs aux chambres où l'on découvre que les contes de l'Occident croisent ceux de l'Orient nomade.

Le lecteur adulte lit ces contes de Tiaret comme s'il relisait les contes de l'enfance, il sourit de plaisir lorsque, dans certains, il retrouve ses héros, ses prodiges, ses objets magiques... Ainsi dans *Fibule d'argent* : la marâtre jalouse de la beauté blanche de sa belle-fille ; le soleil que la belle-mère interroge comme un miroir ; la grotte des sept talebs, aussi éblouis et attentifs que les sept nains ; le peigne empoisonné qui plonge la jeune fille dans le coma, on pense à la pomme empoisonnée... C'est Blanche-Neige algérienne et nomade. Mais la fin de *Fibule d'argent* est féroce : la jeune fille se réveille, égorge la fille de sa marâtre (elle avait pris sa place chez les talebs), la découpe, la fait cuire et envoie le tout dans un pain à la mère qui mange sa fille. Elle pleurera jusqu'à ce qu'un corbeau devienne blanc. On reconnaît aussi Peau d'Âne dans le conte intitulé *Peau d'Âne*. Une jeune fille doit se revêtir d'une peau d'âne, puante et travailler comme servante. Dans la

galette destinée au prince elle laisse son anneau d'or... les éléments du conte se mêlent à d'autres éléments qui font penser à Cendrillon : une *Djennia*, être surnaturel qui fait des miracles comme les fées ; un rameau confié à Peau d'Âne qui devient sa baguette magique...

Bien sûr les ogres et les ogresses peuplent les bois et les grottes, comme ailleurs dans le monde des contes. On est surpris par l'ogresse, mère adoptive et aimante, dans *La sœur adoptée par les ogres*. On est ému par le lion qui joue le rôle de la louve affectueuse avec une petite fille perdue dans *La fille et le lion*. Les animaux familiers sont aussi présents et l'on aime entendre les formules du début et de la fin des contes, particulières aux histoires de ces hauts plateaux de Tiaret.

Des contes réjouissants, différents et semblables d'Occident en Orient, et d'Orient en Occident. Il faut les lire et entendre la voix de Nora Aceval qui les raconte.

Se souvenir de Sébaïn, roman, Anne-Marie Langlois, Belfond, 2003, 238 p., 16,80 E.

Ce roman d'Anne-Marie Langlois raconte plusieurs histoires d'amour. L'amour d'un pays : l'Algérie ; d'une région : les plateaux céréaliers au sud-ouest d'Alger ; d'un peuple : les Algériens qu'on ne nomme pas encore du nom de leur pays. L'amour d'un père pour sa fille, d'une fille pour son père. Tout se passe entre terre et colon, père et fille, unis dans la

même passion folle pour ce pays qu'ils ne veulent pas quitter, c'est leur pays.

De 1956 à 1963 se croisent des lettres familiales et amicales. La famille française d'Algérie, la famille algérienne d'Algérie ; colon, bachaga ; mari et femme ; mère et fille ; officiers français en poste dans la région. Outre ces lettres inchangées, le journal de Marie, la fille de Paul, propriétaire du domaine. Le genre épistolaire permet de varier les regards et les perceptions de la guerre en Algérie. Le journal intime fait le lien entre terre natale et terre d'exil, entre guerre et paix. Marie, élevée à la ferme avec les enfants des ouvriers agricoles parle, comme son père, l'arabe des plateaux, elle va à l'école avec les filles et les garçons arabes, elle est un garçon manqué. Une jolie petite fille heureuse jusqu'à la guerre, et la séparation que la maladie de sa mère impose. La guerre lui fera comprendre ce qu'elle n'aurait pas compris dans la paix : que deux peuples habitent la même terre et qu'ils se déchirent pour des raisons historiques qu'elle ignorait ; que le dialogue n'est plus possible parce que les amis sont devenus des ennemis ; que ceux qu'elle a aimés plus que sa propre mère l'obligent à quitter sa terre, sa ferme, c'est injuste, mais elle obéit pour que tout ne soit pas détruit. Elle comprend aussi, spectatrice des violences de l'armée française et des maquis, que son père, qui n'a jamais renoncé (il a investi dans son domaine malgré la guerre, il a construit dispensaire et école, il a cru que l'Algérie algérienne vivrait avec les Français d'Algérie, il a cru qu'il était

algérien, il s'est trompé ou l'histoire l'a trompé), meurt sur sa terre, choisissant sa mort et sa tombe, l'Algérie.

Marie est la fille de son père, son fils, son héritière. Elle comprend aussi qu'elle ne restera pas dans son pays. C'est l'exil et la perte irrémédiable de ses amours.

Ce roman dit la complexité de cette Algérie, de ces Algéries avec beaucoup de finesse, ce qui est encore rare, quarante ans après l'indépendance algérienne, pour ceux et celles qui ont souffert de cet exode qu'ils n'avaient pas tous choisi.

Proverbes de l'Algérie et du Maghreb, Mohammed Ben Cheneb, Maisonneuve et Larose, 2003, 996 p., 30 E.

Voici une somme impressionnante de proverbes maghrébins, recueillis par un Algérien érudit, Mohammed Ben Cheneb. Les trois tomes de son travail sont réunis en un seul volume de 3 127 proverbes (publiés en 1905, 1906, 1907 à Paris par l'École des Lettres d'Alger). Ils nous sont proposés par ordre alphabétique dans une version bilingue avec, parfois, le proverbe équivalent en français. Cette culture proverbiale, vivante dans le Maghreb, concerne toutes les classes sociales dans l'espace privé et public, sa valeur pédagogique et morale s'est imposée dans la culture populaire, aujourd'hui encore. Rappelons l'itinéraire de Ben Cheneb. Né en 1869 près de Médéa, il fréquente, comme nombre d'enfants "indigènes" de l'Algérie coloniale, l'école coranique et l'école française avant

d'intégrer l'école normale d'instituteurs de Bouzaréa. Il sera instituteur en 1888. Il suit des cours d'arabe classique à Alger, obtient un diplôme en 1894, enseigne à la Médersa et à la Faculté des lettres d'Alger en 1909. Il est invité en 1928 au congrès international des orientalistes à Oxford où il présente son travail (en costume algérois, précise-t-on). Il meurt en 1929.

Ben Cheneb ne s'est pas fait naturaliser français, il a tenu à rester musulman pratiquant et pieux. Porteur d'une véritable double culture, arabe et française, il a pu entreprendre et achever ce travail monumental, précieux pour tous les chercheurs aujourd'hui, au Maghreb et dans le monde, sur cet aspect particulier de la culture maghrébine.

Citons quelques proverbes qui font écho à des proverbes que nous connaissons de ce côté-ci de la Méditerranée :

" *Plus ignorant qu'un âne* ", on sait l'importance des bêtes dans les adages populaires. Rappelons que des poètes ont rendu hommage à l'âne et au rôle de l'âne dans la vie de Jésus.

" *Plus doux que le miel* "

" *Graisse la lanière de cuir et elle marchera* ", on dit bien " graisser la patte " à quelqu'un pour obtenir ce qu'on souhaite.

" *Lorsque la porte de l'amour est fermée, passe par celle de l'or* " équivalent à " Tout s'achète même l'amour "

" *Plus misérable qu'un rat de mosquée* " on dit en français, bien que l'expression soit moins usitée, " Plus pauvre qu'un rat d'église ".

On peut s'amuser ainsi, page après page, à découvrir des proverbes spécifiques au Maghreb dont le sens concerne tous les terriens, et

d'autres qu'on a pu entendre au Maghreb et en France. Un livre surprenant, à consulter comme une encyclopédie ludique.

